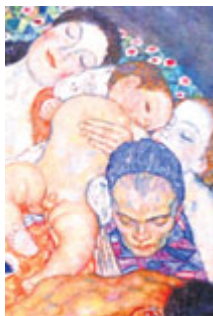


Extrait du FAKIR | Presse alternative | Edition électronique

<http://www.fakirpresse.info/Vis-ma-vie-de-paturiente-partie-1.html>

Vis ma vie de parturiente (1) : Vas-y, accouche !

- Articles -



Date de mise en ligne : mardi 13 mars 2012

Copyright © FAKIR | Presse alternative | Edition électronique - Tous droits

réservés

Moi qui me soigne par homéopathie, moi qui rêvais d'un accouchement naturel (mais quand même sécurisé...) - voilà que les toubibs voulaient me déclencher ! Au-delà de mon histoire (vachement intéressante, quand même, puisque c'est la mienne), cette question, « pour ou contre l'hyper-médicalisation de la grossesse ? », se pose aujourd'hui à toutes les femmes, et aux sages-femmes, et aux médecins-gynécos.



Extrait de *La Naissance et la mort* de Gustav Klimt.

Samedi 2 juillet 2011, 10 h 30. Choc des cultures

« *Monitoring excellent, m'annonce la sage-femme ce matin. Le coeur de votre bébé bat normalement. Mais on va sûrement vous garder pour le déclenchement.*

- Ah non ! »

Ah non : je ne serai pas déclenchée.

Mon accouchement, c'est un moment exceptionnel - que je crains et que j'espère. J'en ai longuement discuté, des soirées entières entre filles, avec ma soeur, ma cousine, mes amies - à causer des « *méthodes alternatives* ». Alors bon, d'accord, je n'accoucherai pas à domicile, comme c'est possible au Canada, pas dans une piscine, comme c'est permis en Belgique, d'accord pour l'hôpital, d'accord pour la maternité Camille Desmoulins, mais ils ne me gêneront pas cette naissance !

Pourquoi on les a déclenchées à J+4, Pauline, Hélène, Cécile, Mélanie - alors qu'en Irlande, Fred a eu sa petite Sasha à J+15 ? Pourquoi Sarah a subi une épisiotomie pour son aîné, comme moi d'ailleurs, comme 71% des mères

Vis ma vie de parturiente (1) : Vas-y, accouche !

en France - comme si c'était rien, qu'on nous tranche un bout de sexe ? Pourquoi, quand le bébé se présente « *par le siège* » (comme pour ma belle-soeur), ou quand il est « *trop gros* », ou que le bassin est « *trop étroit* », etc., des gynécos prévoient d'avance des césariennes - à croire que, sur nos corps, certains sont pressés d'user du bistouri ?

Cet acte naturel, cette expérience qui me relie aux femmes de partout et de toujours, je refuse qu'ils le formatent, qu'ils le programment, qu'ils l'inscrivent dans leurs plannings, qu'ils le traitent comme une maladie à soigner, qu'ils m'accouchent plus que je n'accouche. Comme pour mon premier, je veux enfanter sans anesthésie, sans déclenchement - dans la pleine conscience de ma souffrance et de ma joie, dans la pleine jouissance de cet instant, unique, où le bonheur et la douleur culminent, se confondent, s'épousent. (C'est un peu lyrique, hein, on me reprochera, mais si on n'est pas lyrique quand on donne la vie, c'est permis quand ?)

« *On va sûrement vous garder...*

- *Ah non, pas aujourd'hui, c'est pas possible, je réplique. D'ailleurs, mon compagnon n'est pas là. Il est parti à la mer en vélo, je dois le rejoindre. J'ai même mon maillot de bain et tout...*

- *Bon bon, on va en discuter avec le Chef du jour. Ne vous inquiétez pas. »*

Ce Centre de Gynéco Obstétrique, je ne le peindrai pas en musée des horreurs. Au contraire : malgré sa taille - le plus gros de Picardie -, j'y ai rencontré des humains, et des humaines, sans le sentiment d'une routine industrielle, d'être une grossesse de plus dans une chaîne de production. Avec des hics, bien sûr. « *Toi qui entres ici, je songeais à l'occasion, oublie toute pudeur* » - tant on écarte parfois les cuisses dans un coin de salle, porte ouverte, devant un défilé de soignants et d'étudiants qui vous observent le vagin. L'infirmière stagiaire, aussi, qui vous charcute le bras pour une prise de sang et qui, en prime, met ça sur votre compte : « *Vous avez des veines bizarres, vous !* » Et à peine la dissection achevée, le téléphone qui sonne : « *On a oublié de vous ponctionner un tube. Revenez au plus vite.* » Cette pente, souvent, à vous infantiliser, vous qui êtes considérée comme une adulte au dehors, à faire de vous une passive, une « *patiente* » (qui n'aurait qu'à attendre). M'enfin, dans l'ensemble, je le redis, des personnes, qui me respectent et que je respecte.

N'empêche, toujours, je viens ici comme on monte au front, prête pour une petite bataille - ou plutôt : pour un choc des cultures. Une confrontation entre mon désir - qu'on laisse faire la nature - et les habitudes de l'hôpital, les coutumes d'un personnel qui médicalise volontiers, qui recourt à la technique (monito, perf, péridurale, etc.). Même le Grand Chef de la maternité, le professeur Gondry en convient, quand je discute avec lui : « *Effectivement, il y a eu une phase de médicalisation excessive autour de la naissance. Revenir à des choses plus simples, plus personnalisées, être moins interventionniste me semble pertinent. Tout en gardant un très bon niveau de sécurité. Parce que l'obstétrique, c'est ça : on croit que tout va bien et en dix minutes, tout peut basculer. Mais c'est vrai, il y a toute une rééducation à faire, au niveau des patientes comme au niveau des professionnels.*

- *Mais pourquoi, à Amiens, vous déclenchez à J+4 ? Alors que, en Allemagne, c'est trois semaines après terme ?*

- *En France, c'est entre J+0 et J+8. Donc ici, on a pris le juste milieu. Et je reconnais que c'est très arbitraire. Le taux de césarienne, en revanche, c'est moins de 18% - bien plus bas que dans d'autres maternités. Chez nous, par exemple, la présentation du bébé en siège n'est pas un motif de césarienne alors qu'il l'est souvent ailleurs. Pour les épisiotomies, on est à moins de 30%. Quand on peut l'éviter, c'est mieux. »* Jean Gondry décrit comme un mouvement de balancier, de la « *médicalisation excessive* » vers moins d'« *interventionnisme* ».



Ambre et Jean Gondry.

Le « *Chef du jour* », lui, est jeune, plutôt pas mal foutu même. Et la sage-femme rigole :

« *Le compagnon de Madame Dekervel n'est pas là. Il est sur son vélo, ils se rejoignent à la mer...*

- *Et il a raison, approuve le gynéco, qui me soulage, d'autant qu'il fait super beau ! Ils veulent se rejoindre ? Mais pourquoi pas ? De toute façon, nous sommes blindés. Toutes les chambres sont occupées. Autant passer une journée à la mer tranquille, on se reverra lundi pour le déclenchement. Mais on ne peut pas attendre beaucoup plus... Je vais quand même vous faire passer une échographie de contrôle et je vous laisse libre. »*

Ouf ! J'ai gagné un peu de répit. Il me reste 48 heures pour accoucher de moi-même, naturellement, sans qu'on me couvre de gel, sans qu'on m'injecte de la chimie.

Samedi 2 juillet, 14 h. Ma générale en chef

« *De toute façon, ils ne vont pas vous lâcher. »*

C'est Sylvaine, ma sage-femme, qui me prévient au téléphone (tandis que, au restau du Crotoy, je termine mes moules et pis mes frites). « *Préparez-le à descendre, votre bébé. Il n'a pas peur, lui, il connaît le chemin. Passez me voir lundi matin, et appelez votre médecin pour une séance d'acupuncture. »*

Je peux la contacter un samedi après-midi, Sylvaine, même un dimanche, même le jour de Noël, même tard le soir. C'est une alliée dans mon combat. C'est même ma générale en chef :

« *Ne vous laissez pas accoucher !, elle répète, au cours des préparations. C'est pas La Redoute qui passe : soyez actrice, pas spectatrice ! Faites-en un moment merveilleux ! »*

Elle travaillait dans une clinique privée, jusqu'à cette « *révélation* » : son propre accouchement sans péridurale. « *C'était un tel décalage par rapport à ce que j'avais appris, à la façon dont je pratiquais le métier. Et puis, une remarque d'un gynéco m'a convaincue d'arrêter. On venait d'accompagner une patiente dans un accouchement difficile, c'était la nuit. Lui pose le bébé sur le ventre de la mère comme ça et s'en va. Je lui dis que je trouve ça choquant, qu'on la laisse dans sa solitude. Lui me répond : « C'est comme ça, Madame Legris, on n'a pas le temps de s'attarder sur chacune... » C'est vrai quoi, si on ne met pas de l'humain dans ce moment-là, on en mettra quand ? Moi, j'avais besoin de parler avec les gens. Quinze accouchements par jour, ça ne m'intéresse pas. »*

Elle est devenue militante, en un sens, est entrée dans une lutte pacifique :

« *En France, pendant longtemps, l'accouchement c'était la femme allongée, les jambes dans les étriers. C'est plus pratique pour les gynécos, et si on s'aventurait à suggérer d'autres positions, plus physiologiques, plus naturelles*

finalement, ils faisaient des bonds de quinze mètres ! »



Ambre et Sylvaine Legris.

À nous, aux femmes qu'elle suit, Sylvaine donne de la force : *« Pas plus tard qu'hier, une dame que je suis me raconte que le gynéco veut la déclencher parce que son bébé serait trop gros. Faire des actes médicaux, dans le privé notamment, ça rapporte. Elle lui a répondu « non », et lui était très surpris : on ne dit jamais « non » au médecin ! Mais si ce bébé n'est pas prêt à sortir, c'est la césarienne assurée... »*

Lentement, mais elle marque des points : *« Les mentalités changent petit à petit. Il y a quelques années encore, une sage-femme qui faisait un mémoire sur l'haptonomie se faisait recalier. À l'école, on nous apprenait que les femmes devaient pousser comme pour aller aux toilettes ! Maintenant, même à Amiens, à Camille Desmoulins on trouve des ballons, à la Polyclinique, il y a une chaise d'accouchement... »*

« Même à Amiens », c'est dire ! Sinon, le leitmotiv revient dans sa bouche, à Sylvaine : *« Ah, c'est pas à Amiens qu'on verrait ça ! »* À Beauvais, par exemple, la maternité installe une salle nature ? *« Ah, c'est pas à Amiens qu'on verrait ça ! »* On lui parle des baignoires de relaxation ? *« Ah, c'est pas à Amiens qu'on verrait ça ! »*

Le match est engagé à trois cents mètres de distance : de l'autre côté, elle traîne sa réputation, de quasi-fanatique. Quand, à Camille Desmoulins, une sage-femme - Aline, qui m'a accouchée de mon premier - m'encourage : *« Même déclenchée, vous pouvez le faire sans péridurale, Madame Dekervel ! Vous pouvez réussir ! »*, la médecin de garde intervient - et exorcise sa collègue : *« Oh ! Oh ! Sylvaine, sors de ce corps ! Vos accouchements dans toutes les positions que vous voulez, d'accord, vos trucs physiologiques, je veux bien, mais là, c'est plus grave, on ne prend pas de risques, c'est médical ! »*

Mais grâce aux Sylvaine, ces questions sont débattues dans la profession. Et jusque dans ma maternité.

Dimanche 3 juillet, 20 h. Je ne veux pas rester

Retour à Camille Desmoulins pour mon énième monito : *« Parfait. »*

Mais je suis nerveuse : je ne veux pas rester.

La médecin demande à me voir : je ne veux pas rester.

C'est la docteur Bourget qui me reçoit. Je l'aime bien, elle. Elle a mon âge, à peu près, et je l'appellerais volontiers *« Gaëlle »*. D'autant qu'elle s'est montrée plus ouverte que ses collègues. Que je raconte : pendant près d'une semaine, on m'a imposé des prises de sang, des échographies - et sans qu'on me dise pourquoi. Une jeune interne m'a juste jeté à la tronche, en plein couloir : *« Avec votre pathologie, vous risquez de provoquer une mort foetale ! »*, et boum, à l'improviste, merci pour la délicatesse. Du coup, au moindre examen, je protestais - jusqu'à tomber sur Gaëlle, qui elle est tombée des nues : *« On ne vous a jamais expliqué ? Asseyez-vous. Vous êtes atteinte d'une cholestase gravidique. Votre foie dysfonctionne et libère des sels biliaries. Si ces acides touchent l'enfant, ça peut*

provoquer une mort in utero. » Il a suffi de quelques phrases et, depuis, je l'accepte beaucoup mieux cette surveillance médicale rapprochée.



Ambre et Gaëlle Bourget.

N'empêche que, ce soir, « *je ne veux pas rester* ». Je lui dis et je lui re-dis. À la limite, j'aurais préféré, presque, avoir une « *méchante* » en face, une que je n'aime pas, une de mes bêtes noires, et lui claquer sans hésiter la porte au nez. Tandis que là, Gaëlle, elle me laisse déverser tout mon torrent de mots. Elle opine du chef. Elle va m'avoir à la sympathie.

« *J'ai bien compris que vous ne souhaitez pas être déclenchée, Madame Dekervel, alors je vous propose tout ce qu'on peut faire de plus naturel pour faciliter le début de l'accouchement. On va commencer par un décollement de membranes si vous en êtes d'accord. C'est un peu douloureux mais ça peut faire avancer le travail. Si demain rien ne se passe, on appliquera un gel pour faire mûrir le col et provoquer des contractions. Si ça ne marche pas, soit on recommencera soit on devra vous perfuser des hormones qui déclencheront plus sûrement l'accouchement.* »
Je cède.

J'en ai marre de résister.

J'ai juste envie de voir mon bébé au plus vite.

« *J'ai eu moi-même deux enfants, me confie Gaëlle. Je sais qu'en France, la naissance est très médicalisée, peut-être trop. Donc je vous comprends, je comprends qu'on cherche des alternatives à ça : la grossesse n'est pas une maladie. Mais dans votre cas, on ne vous déclenche pas par confort, mais bien parce qu'il y a une pathologie.* »
Mes membranes décollées, elle conclut enjouée : « *C'est votre fête ce soir. Marchez au maximum, dansez, faites des gros câlins et revenez demain à complète !* »

Mardi 5 juillet. 12 h 13. Ma guerre est finie

J'ai marché. J'ai dansé. J'ai fait des gros câlins. Mais rien n'y a fait : ce matin, on me déclenche. Avec deux perfusions dans le bras, un monitoring sanglé autour de mon bidon, assise sur mon ballon, je bouge aux rythmes de « *Mouss et Hakim* ». Motivée, motivée, rester motivée !

La sage-femme qui me suit, en théorie, c'est Marie. Mais elle ne survient qu'en coup de vent : elle gère quatre accouchements en même temps ! Et la stagiaire qui me surveille, Aurore, est un peu paniquée : sans péridurale,

c'est sa première. Et avec un déclenchement, en plus, est-ce que je tiendrai ? Les paris sont lancés...

« La péridurale, c'est une facilité pour le personnel aussi, reconnaît Marie. D'abord, nous sommes moins confrontés à la souffrance, qui peut effrayer. Mais surtout, que faudrait-il, sinon, pour soulager la future mère ? Il faudrait lui parler, la masser, l'encourager. Que chaque dame soit accompagnée par une soignante. Eh bien, c'est physiquement impossible, pour des raisons d'effectif. Alors, la péridurale remplace ça. C'est une question de coût finalement... »

Et Marie reprend sa course, comme une sportive.

Elle rentre, elle sort, redoutable d'efficacité.

Me rompt la poche des eaux.

Mesure mon col : « Je revois mon pronostic. Le bébé ne sera pas là avant 16h. »

Eh bien putain.

Pardon, mais putain de putain.

Les contractions sont terribles.

Je ne tiendrai pas quatre heures comme ça.

Je serre les dents, les poings, les fesses.

Je vais la demander, leur périmachin de merde.

Mais les événements se précipitent.

Les contractions se rapprochent.

Et en trois poussées, violentes, à 12 h 58, voilà : Ambre est née. Ma championne sur le ventre, j'oublie tout. Ma guerre est finie.



Ambre et Marie Leignier.

Je remercie les professeurs Gondry et Bourget, Sylvaine et Marie, qui m'ont accordé des entretiens (que j'ai mêlés à mon récit). Merci, également, d'avoir accepté un retour critique sur ma propre expérience. Et merci de m'avoir aidé à accoucher dans de bonnes conditions.

Dessins de Guillaume Néel.

Pour lire la deuxième partie, [cliquez ici](#).